

## Nidification du Rougequeue à front blanc *Phoenicurus phoenicurus* dans les hauts quartiers de la ville de Saumur (Maine-et-Loire)

Fabien DORTEL

### Introduction

Le Rougequeue à front blanc, qui reste assez commun dans la plupart des départements français, semble néanmoins souffrir de la modification rapide de ses habitats de prédilection : la forêt de feuillus, souvent détruite au profit des résineux, et le milieu péri-urbain qui « s'urbanise » de plus en plus. C'est ici le biotope qui nous intéresse.

Le quartier des Moulins, juché sur un coteau calcaire, et le quartier du Petit Puy constituent depuis longtemps, semble-t-il, les principaux sites de reproduction du Rougequeue à front blanc à Saumur. Afin de mieux appréhender l'évolution de son statut, une recherche sur l'historique de l'agriculture du site a été réalisée, ainsi qu'un recensement durant la période de nidification 1996. Une étude plus succincte a été effectuée sur un seul couple en 1994 et 1995, pour en connaître la chronologie de reproduction.

### 1. Habitats fréquentés en période de reproduction, répartition en France et évolution du statut

L'habitat privilégié du Rougequeue à front blanc est le bois de feuillus très âgé coupé de clairières et la

**Résumé :** Espèce faisant partie de la liste des oiseaux à chercher en Anjou pour la mise en place de la liste rouge départementale, le Rougequeue à front blanc est une espèce menacée par les profonds remaniements qu'ont subi les milieux péri-urbains durant ces trente dernières années. Une étude vient d'être réalisée sur deux quartiers de Saumur, celui des Moulins et du Petit Puy, où 5 couples ont été découverts et ont donné, en 1996, 15 juvéniles à l'envol. Une recherche sur l'historique du site montre que la régression de l'espèce a dû commencer vers les années soixante, quand de nombreuses vignes et des vergers ont été détruits par l'urbanisation.

lisière des grandes futaies. La raréfaction de ces biotopes, consécutive à l'enrésinement, et le caractère anthropophile de l'espèce l'ont poussée vers les milieux péri-urbains et péri-villageois, où alternent vieilles habitations, hangars, écuries, jardins murés, bosquets et haies vives. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les auteurs qualifiaient l'espèce de « commune » ou « très commune » dans toute la France, hormis en Corse. C'est en 1976 que YEATMAN précise que la situation semble se dégrader, principalement à cause de la vague de sécheresse ayant touché la zone d'hivernage de l'espèce (le Sahel) au début des années soixante-dix. En 1989, on estime que la population a retrouvé des effectifs similaires à 1965. Cependant, depuis 1989, les effectifs déclinent de façon inquiétante. Les causes de ce nouveau déclin sont différentes et semblent provenir de la destruction des habitats favorables en France : arrachage systématique des vieux arbres, disparition des vieux murs et hangars (MOREAU 1994 : 508-509).

### 2. Habitats fréquentés et évolution du statut actuel en Maine-et-Loire

En Anjou, le Rougequeue à front blanc, en période de nidification, se cantonne préférentiellement « en lisière de massifs présentant des arbres âgés (feuillus ou résineux) » ou « à l'intérieur de massifs mais à proximité de grandes clairières ». Alain GENTRIC (comm. pers.) note également la présence fréquente de vieux châtaigniers (sans doute pour leurs cavités naturelles à la bonne taille). L'espèce fréquente aussi les vieux fresnes des berges et îles de la Loire et les parcs et jardins de diverses localités.

D'après Jean-Claude BEAUDOIN (comm. pers.), il est difficile de cerner avec précision l'évolution qu'a connue l'espèce en Maine-et-Loire au cours des 35 dernières années en raison de l'absence d'un suivi des effectifs dans les habitats jugés optimaux. L'examen du fichier du Groupe angevin d'études ornithologiques et de la LPO Anjou permet toutefois de dégager les grandes lignes suivantes :

- diminution assez brutale au début des années

quatre-vingt où le Rougequeue à front blanc disparaît — parfois totalement — de sites urbains et périurbains régulièrement visités et semble se raréfier dans les massifs forestiers ;

- augmentation à la fin des années quatre-vingt, sensible dans les milieux forestiers et apparente stabilité depuis lors sans que les effectifs ne soient remontés au niveau de ceux des années soixante-dix. En revanche, nombre de sites urbains abandonnés ne sont toujours pas réoccupés.

Le Maine-et-Loire est l'un des départements où la population nicheuse a le plus régressé entre 1975 et 1989, avec deux fois moins d'indices (MOREAU, *loc. cit.*). *A fortiori*, la cartographie de l'ouvrage ne donnant qu'un aspect qualitatif du phénomène, Alain GENTRIC n'hésite pas à affirmer que le Rougequeue à front blanc est actuellement en Anjou un nicheur rare et localisé, qui fait d'ailleurs partie de la liste des oiseaux à chercher en Anjou pour la préparation de la liste rouge départementale. Pour expliquer cette rareté, Alain GENTRIC suggère qu'après les sévères pertes que l'espèce a connues au début des années soixante-dix, les populations ne se sont pas reconstituées partout au même rythme ; en effet, les effectifs de 1965 ont été retrouvés rapidement dans l'est de la France (Cher et Nièvre par exemple), alors que l'Anjou, sur la frange ouest de l'aire de répartition estivale, se recolonise visiblement très lentement. Cela, précise-t-il, est peut être dû au fait que certaines sous-populations ont été touchées plus que d'autres sur leurs quartiers d'hiver. Je compléterai cette interprétation dans le cas du site étudié.

### 3. Évolution de la population nicheuse dans les hauts quartiers de Saumur

Il est très probable que l'implantation du Rougequeue à front blanc sur le coteau date de plusieurs siècles, et que la densité et le nombre de couples nicheurs y aient été plus importants par le passé. En effet, les nombreux moulins à vent qui longeaient autrefois la rue des Moulins, ont été, pour la plupart, abandonnés dans les années dix (JOLIVOT 1994). Ils constituaient sans aucun doute des sites de nidification parfaits pour l'espèce. De plus, l'oiseau disposait alors d'un grand nombre de vergers et vignobles, comme en témoignent certaines cartes postales anciennes. Enfin la présence de prés marécageux (Moulin de la Patouille) (JOLIVOT, *op. cit.*), et de mares permanentes provenant de l'émergence de la nappe phréatique, favorisait le développement de nombreux invertébrés, tout au long de l'année. Jusque dans les années soixante, les conditions d'accueil étaient donc favorables à cet oiseau exclusivement insectivore.

À partir de cette période, la situation commence à se détériorer. Le fait que le site n'ait jamais récupéré

une population de Rougequeue à front blanc similaire à 1965 s'expliquerait non seulement par l'hypothèse formulée par Alain GENTRIC — sous-population plus touchée par la sécheresse en zone d'hivernage — mais aussi par la disparition de nombreux sites propices durant la période d'absence et de recolonisation : disparition des vignes des Chapes Noires, où se trouvent actuellement une cité de type HLM ainsi qu'un centre commercial, arrachage des vergers autour du château en 1970, et des vignes du Jardin des plantes en 1976. Plus tard, en 1983, un verger laissé en friche est détruit au profit d'habitations pavillonnaires, à l'emplacement actuel de l'allée des Véroniques (informations recueillies auprès d'habitants du quartier). Il est également à noter que le nombre croissant des propriétaires (plus de 200 aujourd'hui) a considérablement réduit la surface des vergers, leur faisant prendre l'aspect de lambeaux (quand ils ne sont pas détruits au profit de *Cupressus* ou autres lauriers palmes ornementaux). Cet afflux a également amené nombre d'animaux domestiques, comme les chats, dont la présence est préjudiciable à l'espèce (surtout lorsque les jeunes déjà volants se font nourrir par les parents). Enfin, cette tendance à « l'urbanisation accélérée » a attiré une espèce sans doute concurrente : le Rougequeue noir *Phoenicurus ochruros*, qui se nourrit également d'insectes et colonise parfois des cavités pouvant être utilisées par le Rougequeue à front blanc.

En définitive, la surface favorable à la nidification de l'espèce est passée d'environ 30 ha en 1950 à seulement 10 ha en 1996, dans les hauts quartiers de Saumur (informations recueillies auprès des habitants, et sur des cartes postales et cadastres anciens).

### 4. Résultats du recensement de 1996

#### 4.1. Première ponte

Couple n°	Nb de juvéniles observés-estimé	Date d'envol	Date de ponte*
1	1-3	8 juin	11 mai
2	2	16 juin	19 mai
3	0	—	—
4	0	—	—
5	0	—	—
<b>Total</b>	<b>3-5</b>		

\* durée d'incubation : 13 jours  
et durée d'élevage des jeunes avant envol  
— aucune observation

Le premier mâle fut observé par une habitante du quartier des Moulins, aux environs du 20 mars 1996, les femelles arrivant quelques jours plus tard. Il s'agit d'une date précoce car selon LE MAO (1983) la date

moyenne d'arrivée en Maine-et-Loire est le 3 avril  $\pm$  9 jours sur 17 années et la date record le 10 mars 1989 (BEAUDOIN *et al.* 1992). Cette date d'arrivée est néanmoins plus tardive qu'en 1994, où le premier mâle fut observé le 7 mars !

Le premier recensement, du 26 au 28 avril, a permis de découvrir 5 mâles chanteurs, dont 2 sur une surface de deux hectares et dont trois semblaient appariés. Aucune preuve de nidification n'est alors découverte ; seules deux données, fournies par les habitants du quartier, semblent indiquer que les premières nichées ont bien eu lieu :

- 1 jeune volant, issu du couple n° 1, observé le 13 juin. La ponte est estimée au 11 mai, date normale pour les 1<sup>res</sup> nichées, « régulières dans les deux premières décades de mai » (MOREAU, *op. cit.*).

- aux environs du 16 juin, 2 jeunes à peine volants issus du couple n° 2, sont observés près d'un nichoir de type semi-ouvert, qui avait déjà accueilli un couple les deux années précédentes. Le nombre faible de jeunes à l'envol est à attribuer, selon un habitant du quartier, aux dérangements occasionnés par la présence d'un chat.

En 1995, la 1<sup>re</sup> ponte semblait être plus précoce, comme en atteste l'observation de 4 jeunes de 20 jours nourris par la femelle le 26 mai 1995. La ponte aurait alors eu lieu aux environs du 24 avril et la date d'envol se situerait vers le 21 mai.

#### 4.2. Seconde ponte et ponte de remplacement

Couple n°	Nb de juvéniles observés-estimé	Date d'envol	Date de ponte*
1	4	13 juillet	17 juin
2	0	—	—
3	0	—	—
4	3-4	1er juillet	3 juin
5	3	29 juin-3 juillet	1-5 juin
<b>Total</b>	<b>10-11</b>		

Le second recensement, du 5 au 13 juillet, visait à suivre d'éventuelles secondes nichées, ainsi que l'évolution des cantons. Premièrement, notons la seconde nichée certaine du couple n° 1. En effet, quatre jeunes à peine sortis du nid ont été observés le 13 juillet. La ponte du premier œuf est estimée au 17 juin, date normale pour les secondes nichées, qui ont généralement lieu « dans la deuxième décade de juin » (MOREAU, *op. cit.*). Cependant, en 1995, l'observation de 3 jeunes d'environ 20 jours, nourris par la femelle seule le 13 juillet remonte la date de ponte au 10 juin et celle de l'envol des jeunes au 8 juillet. Ensuite, notons la disparition du couple n° 3, dont la cause reste inconnue. Enfin il est probable que les couples n° 4 et 5 ont effectué des pontes de remplacement, estimées respectivement au 3 juin (envol des jeunes le 1<sup>er</sup> juillet d'après un habitant), et

au 1<sup>er</sup>-6 juin (3 jeunes volants de 15-20 jours, observés le 8 juillet).

#### 4.3. Quelques remarques

Le mois de mai, caractérisé par des conditions météorologiques assez mauvaises (temps plutôt froid et, surtout, chute de l'ensoleillement de 61 % par rapport à 1995 (données Météo-France), expliqueraient la raréfaction des ressources trophiques, et par conséquent, les échecs en première nichée. Finalement, les quatre couples encore présents le 13 juillet 1996 ont donné, première et seconde nichée confondues, 13 à 16 jeunes à l'envol, en remarquant que les pontes de remplacement et la seconde ponte du couple n° 1 totalisent bien plus de jeunes que la première nichée. Les données concernant la première et la seconde nichée d'un couple en 1995 permettent d'évaluer l'espacement des deux dates d'envol à environ 36 jours. Habituellement, l'envol des deux nichées est séparé de 37 à 40 jours (MOREAU, *op. cit.*).

### Conclusion

La diminution brutale des capacités d'accueil sur le site étudié, due à une extension urbaine rapide, n'a pas permis au Rougequeue à front blanc de recoloniser tous les sites occupés avant 1970 : la population actuelle, 5 couples, est en effet relictuelle. Malgré tout, ce site bénéficie d'un atout non négligeable : les conditions climatiques (malgré l'exception du mois de mai 1996) y sont en effet exceptionnellement douces du fait de la proximité de la Loire et caractérisées par une certaine sécheresse, peu contraignante pour cette espèce insectivore. Cela permet une arrivée précoce des mâles au printemps (début à fin mars) et l'entreprise régulière de secondes nichées, rares sur d'autres sites (pour 1994, 1995 et 1996, trois secondes nichées consécutives pour le couple n° 1). Cependant, l'avenir de l'espèce à Saumur paraît des plus inquiétants. En effet, la préservation dont bénéficient les quartiers jouxtant le château ne semble être valable que pour l'architecture du site, son aspect paysager ayant été fortement modifié durant ces 30 dernières années (arrachage des vignes, travaux de confortement du coteau par infiltration de béton et, souvent, propriétaires inconscients du patrimoine naturel qu'ils ont acquis). En outre, aucun organisme de protection de la nature ne s'est réellement préoccupé de cette espèce à Saumur. Ces remarques expliquent une méconnaissance de la chronologie de reproduction de l'espèce, somme toute particulière sur le site étudié, et de sa répartition dans la ville et ses environs. C'est pourquoi il est important que les recensements soient précisés en 1997 par la LPO Anjou, non seulement sur les hauts quartiers, mais aussi sur la vallée du Thouet, dans le village de

